

# JOHN BERGER



## LA LIBERTÉ DE CORKER

Roman

Extrait de la publication

LUX



## LA LIBERTÉ DE CORKER



JOHN BERGER

LA LIBERTÉ  
DE CORKER

Roman

*Traduit de l'anglais par Véronique Dassas*



La collection « Orphée » est dirigée par Alexandre Sánchez

Dans la même collection :

Edward Bellamy, *C'était demain*

Lewis Carroll, *La chasse au Snark*

Richard Desjardins, *Aliénor*

Bernard Emond, *20 h 17 rue Darling*

Eduardo Galeano, *Paroles vagabondes*

Eduardo Galeano, *Les voix du temps*

Hector de Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*

Couverture : Photographie de l'oncle de l'auteur, Edgar Berger, qui a grandement contribué au présent ouvrage.

Titre original : *Corker's Freedom*

© John Berger, 1964, 1992, 2007

© Lux Éditeur, 2012, pour la traduction française  
[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

© Quidam Éditeur, 2009, pour la traduction française de la préface

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2012

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-131-4

978-2-89596-642-5 (epub)

978-2-89596-842-9 (PDF)

Ouvrage publié avec le concours du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.







## UNE PRÉFACE ÉCRITE QUARANTE-CINQ ANS PLUS TARD

**E**DGAR ÉTAIT LE FRÈRE le plus âgé de mon père, né dans les années quatre-vingt du dix-neuvième siècle, au temps où la reine Victoria devint impératrice d'Inde. Lorsque pour la première fois il vint vivre avec nous, j'avais environ dix ans, et il était au cœur de la cinquantaine. Toutefois, je le pensais sans âge. Non pas immuable, certainement pas immortel, mais sans âge parce qu'ancré dans nulle époque passée ou à venir. Et donc, en tant qu'enfant, je pouvais l'aimer comme mon égal. Ce que je fis.

D'après les critères avec lesquels j'étais éduqué, c'était un raté. Sans le sou, pas marié, sans possession aucune, apparemment sans ambition. Il s'occupait d'un très modeste bureau de placement à South Croydon. Sa passion principale consistait à écrire (et recevoir) des lettres. Il écrivait à des correspondants, aux membres éloignés de la famille, à

des étrangers et à des personnes rencontrées une fois au cours de ses voyages. Sur sa table de toilette, il y avait toujours un carnet de timbres. Ce qu'il savait ou subodorait du monde me fascinait. Et en tant qu'adolescent, j'adorais sa vision différente, son intransigeance royale et délabrée.

Nous nous embrassions ou nous touchions rarement, notre contact le plus intime s'effectuait au travers de cadeaux. Trois décennies durant, nos cadeaux se conformèrent à une même loi tacite, non écrite: tout cadeau se devait d'être petit, inhabituel, et satisfaire à une appétence particulière connue chez l'autre.

Voici une liste désordonnée de quelques cadeaux que nous échangeâmes:

- Un coupe-papier
- Un paquet de galettes bretonnes
- Une carte d'Islande
- Une paire de lunettes de motard
- Une édition bon marché de l'*Éthique* de Spinoza
- Une douzaine et demie d'huîtres de Whitstable
- Une biographie de Dickens
- Une boîte d'allumettes pleine de sable d'Égypte
- Une bouteille de tequila, l'eau-de-vie du désert du Mexique

Et (alors qu'il était mourant à l'hôpital) une large et flamboyante cravate de soie, que j'ai passée autour du col de la veste de son pyjama de flanelle à rayures, riant pour ne pas avoir à hurler. Lui aussi sachant pourquoi je riais.

J'ai écrit ce roman, *La liberté de Corker*, afin de mieux nous comprendre tous les deux.

John Berger, 2007

Extrait de *La tenda rouge de Bologne*, traduit par Pascal Arnaud

PREMIÈRE PARTIE

CHEZ CORKER DE CLAPHAM



(William Tracey Corker, célibataire, âgé de soixante-trois ans, a ce matin, le 4 avril 1960, quitté Irene, sa sœur invalide, chez qui il avait vécu pendant douze ans. Il n'a pas l'intention de revenir. Alec Gooch, le seul employé de Corker, aura dix-huit ans dans deux mois. Hier soir, il a couché avec une fille pour la première fois de sa vie. La fille, dont il est amoureux, travaille chez un fleuriste et s'appelle Jackie.)

Bien qu'Alec mesure un mètre quatre-vingt, quand il s'assoit à sa table, la fenêtre qui se trouve sur le mur au-dessus de lui est si haut perchée qu'on dirait presque un puits de lumière. Alec a deux boulots en même temps. Il fait le premier pour gagner sa vie, pour donner satisfaction à son patron, mais aussi dans l'espoir d'avoir de bonnes références qui lui permettront d'obtenir un meilleur emploi. Il fait le second pour sa satisfaction personnelle. Le premier boulot consiste à faire le ménage, à ouvrir le courrier, remplir, taper et adresser les enveloppes, à découper des publicités. Le second est secret. Pour s'en acquitter correctement, il doit d'abord observer tout ce qui se passe (tout en continuant à

effectuer les tâches du premier boulot) et ensuite il doit nommer. L'essentiel de ce qui se passe est répétitif, exactement comme un jeu simple auquel on joue souvent peut devenir répétitif. Les répétitions ne doivent pas être nommées séparément. Du moment qu'elles sont conformes aux règles de la pratique courante, elles peuvent se regrouper sous la rubrique *Journée de bureau*. Mais Alec doit vérifier si elles sont vraiment conformes et, une fois la vérification effectuée, les cocher dans sa tête, exactement comme un maître d'école coche une bonne réponse. Il est donc constamment en train de cocher les réponses de son patron, les phrases utilisées au téléphone, les questions des clients, le vocabulaire des lettres, les façons de répondre, les calculs concernant l'argent. Le fait de cocher lui procure une sorte de satisfaction : la satisfaction de constater que tout fonctionne comme prévu. Plusieurs fois par jour, cependant, il se passe quelque chose de nouveau, quelque chose dont il ne trouve pas de précédent. Il doit alors décider si le nouvel évènement peut ou non avoir sa place dans *Journée de bureau*. Si cela se produit souvent, il doit se demander dans quelle mesure cela peut mettre en péril les principes de base de la pratique courante ou s'il ne s'agit que d'un effet contingent du hasard, sans signification importante. S'il juge que l'évènement peut éventuellement trouver une place, il note *Bizarre* et attend de comparer avec d'autres évènements similaires mais conformes aux règles. S'il pense peu probable qu'il puisse jamais pouvoir entrer dans une catégorie, il note *Inconnu* et en donne une description télégraphique comme *Inconnu : Jeune femme se moquant de toute l'affaire*. Cette description est nécessaire, car il pourrait arriver qu'en définitive l'évènement soit considéré

comme appartenant à une troisième catégorie d'évènements. Ces derniers se produisent rarement pendant les heures de bureau mais, si c'est le cas, ils sont d'une importance capitale. Ce sont des évènements qui, de façon claire et immédiate, n'ont pas le moindre lien avec *Journée de bureau* et pour lesquels les règles de la pratique courante sont totalement inadéquates. Si le patron d'Alec tombait raide mort, ce serait un évènement de ce genre. Moins dramatique, si un client se mettait à pleurer ou s'il s'apercevait qu'une fille ne porte pas de culotte sous sa robe, il s'agirait là de deux évènements de la troisième catégorie. Les évènements de ce genre, pour lesquels il n'y a pas de règle générale possible et qui existent de façon indépendante, doivent être désignés pour ce qu'ils sont. Donc: *Mort impossible entrer en contact*, *Pleurs impossible arrêter* ou *Poils où il y a désir*. En dehors du bureau, les évènements de la troisième catégorie peuvent éventuellement survenir si vite et si brutalement qu'ils vous écrasent. Mais, dans le cadre du bureau, où Alec passe plus d'heures éveillé que nulle part ailleurs, il a toujours le temps de penser et d'organiser sa tête avec méthode. Souvent déjà, il a essayé, dans le calme de la routine du bureau, de prendre un évènement de la troisième catégorie et de construire un système, un ensemble de règles et une pratique afférente. S'il y parvenait, il serait en position de remettre en question *Journée de bureau*. Il aimerait y arriver, car ce serait une forme de justification de sa propre expérience, cela lui permettrait de sentir un lien plus étroit entre la vie de tous les jours et sa façon personnelle d'être en vie. *Journée de bureau*, c'est en fait *Journée de bureau de Corker* et elle est ce qu'elle est, selon Alec, parce que Corker n'a aucune expérience d'un évènement pouvant

appartenir à la troisième catégorie. Tout ce qui intéresse Corker a déjà été inscrit dans *Journée de bureau*. Pour Corker, demander à Alec d'aller à la bibliothèque changer ses livres, des livres sur les gitans et sur la vie de grands hommes, cela fait partie de *Journée de bureau*. Parfois il en sort quatre ou cinq à la fois. Pour Corker, parler à Alec de ses voyages à l'étranger, en Finlande, en Grèce et en Italie, cela fait partie de *Journée de bureau*. Quand Corker donne une conférence à la salle paroissiale sur un de ces voyages et qu'Alec va l'écouter, c'est aussi une sorte de prolongement de *Journée de bureau*, comme travailler tard par exemple. S'ils déjeunent ensemble dans la cuisine, que Corker parle de jeux de cartes et qu'il pose des questions à Alec sur sa famille, cela fait encore partie de *Journée de bureau*. Même quand Corker va chez le médecin pour ses migraines ou pour une douleur au pied, cela fait partie de *Journée de bureau*. *Journée de bureau*, selon la définition d'Alec, c'est la vie de Corker. Alec n'a jamais réussi à remettre en question *Journée de bureau* parce qu'il n'est jamais parvenu à considérer un événement quelconque de la troisième catégorie comme suffisamment prometteur pour pouvoir construire un système important à partir de là. *Journée de bureau*, malgré ce titre impersonnel, promet quand même pas mal : culture, standing, sécurité. Ce matin, avec plus d'espoir de réussite que jamais, il essaie un nouveau système fondé sur un nouvel événement : *Coucher avec Jackie*. Il est penché sur son bureau. Une veste en cuir est suspendue au dossier de sa chaise. Il est occupé à inscrire le courrier dans le registre du courrier. Chaque enveloppe est ouverte avec la lame en argent d'un coupe-papier qui a appartenu au père de son patron. Puis il inscrit dans le registre le nom de l'expéditeur et le lieu d'envoi avec



tout le détail des pièces jointes s'il y en a et, s'il y a des espèces, le montant dans une colonne d'addition à part. Il y a encore six lettres à inscrire, les vingt-trois ayant toutes été ouvertes. Vaguement au fond de son estomac, mais très précisément dans son sexe, il se rend compte qu'il éprouve une sensation. Une sensation qui est presque une douleur. C'est ce qu'on éprouve quand une blessure ou une cicatrice est en train de guérir et qu'on la touche pour se souvenir de la douleur disparue, pour se réjouir à l'idée que ça s'arrange. Pour la centième fois depuis qu'il s'est réveillé, Alec vérifie que cette quasi-douleur est véritablement le plus grand réconfort qu'il ait jamais éprouvé. Et après vérification, il la coche comme faisant partie de *Coucher avec Jackie*, d'une douce coche dorée. Corker, dodu dans son costume de tweed gris, tient le combiné du téléphone à son oreille. Pendant qu'il écoute une voix féminine au bout du fil, il fait pivoter la chaise sur laquelle il est assis, avec un coussin placé spécialement là où il sait qu'il sent un courant d'air, et il prend sur une étagère remplie de grands registres celui qui est intitulé *Personnel domestique masculin*. Corker est en fait en train de chercher un couple marié dont la femme sera employée comme cuisinière et bonne à tout faire et le mari comme chauffeur et jardinier; ils vivront tous deux dans une loge sans payer de loyer, avec le repas de midi fourni et un salaire commun de 12 £ par semaine. Il cherche dans *Personnel domestique masculin* parce que, les temps ayant changé, le nombre de couples mariés prêts à entrer dans le service domestique ne justifie pas un registre qui leur soit exclusivement consacré. Son index soigné parcourt une liste de noms, ralentit parfois et s'arrête presque sur l'un d'entre eux – comme un chien dont la curiosité est parfois satisfaite

par un simple coup de narine en passant – puis, sans renoncer à une certaine lenteur, passe prestement à la page suivante. Là se trouvent Mr et Mrs Box. Corker se souvient d’eux à cause de leur nom, bien que cela fasse cinq semaines que Mr Box est passé pour les inscrire tous les deux. À côté du nom, il y a un numéro d’indexation et c’est cela qu’il cherche, parce que sa mémoire, qui est bonne mais pas phénoménale, ne peut retenir CA/9342/60 comme il a retenu le nom court, certes, mais piquant de Box. À l’autre bout du fil, la voix féminine se tait. Corker est aussi habile avec les phrases qu’il l’est avec ses registres. Il effectue maintenant deux sélections en même temps. Il tourne avec sa chaise pivotante vers l’étagère qui se trouve de l’autre côté, c’est-à-dire à sa droite et, sans une seconde d’hésitation, choisit parmi les vingt registres qui s’y trouvent, celui-là même où il trouvera CA/9342/60 et, de ce fait, plus de renseignements sur les Box et, exactement en même temps, il dit à la voix féminine à l’autre bout du fil : Nous n’envisageons pas une seconde, madame, la possibilité de vous envoyer quelqu’un à qui nous n’aurions pas *toutes les raisons* de faire confiance. *Toutes les raisons de faire confiance*, coché, fait partie de *Journée de bureau*. Alec sèche au buvard, comme il se doit, son entrée de la dix-huitième lettre : une demande de renseignements provenant d’une firme de fabricants de tentes de Mitcham, et il se penche en arrière pour caresser la manche de la veste de cuir qui pend au dossier de sa chaise. Il accomplit ce geste pour vérifier que le témoignage de ses sens est fiable. Il sent la manche de cuir : ce qu’il sent est vrai. Il peut faire confiance à son corps et, triomphant, il coche tout son corps d’une grande coche bien visible dans la rubrique *Coucher avec Jackie*. Les âges respectifs et le

salaires prévus de Mr et Mrs Box sont vérifiés en ayant recours au registre sélectionné avec tant d'assurance. Il a cinquante-sept ans et sa femme, ce qui est légèrement inhabituel, en a soixante et un. Ils demandent 14 £ par semaine. C'est là que Corker se sert de l'expérience acquise en dix-sept ans ici même, dans ce bureau – il présume sans hésiter que la différence de 2 £ est négociable. On convaincra les Box d'accepter moins étant donné que la loge possède un jardin où Mr Box pourra faire pousser ses légumes, ou encore en fonction d'un autre avantage qu'il ne connaît pas encore mais qui, dans un cas comme celui-ci, peut toujours se trouver, tandis que la voix, féminine, à l'autre bout du fil, se fera convaincre sans grande difficulté de payer un peu plus, notamment parce les couples mariés disponibles ne courent pas les rues en ce moment. Il entreprend de lire les renseignements sur les Box; il s'agit vraiment d'un couple de la campagne. Ils sont restés pendant douze ans dans leur dernière place, jusqu'au décès de leurs patrons, très respectés et désormais très regrettés. Tout en parlant, il attrape une fiche vert pâle sur le dessus de la pile des fiches vert pâle. Ce sont les fiches d'entretien, imprimées selon le modèle établi par Corker lui-même et sur lesquelles, pour le moment, on doit se contenter de noter les détails sur le lieu et l'heure. Alec a entré la vingt-troisième lettre et il lui reste à additionner les montants des mandats postaux, des timbres et des espèces qui les accompagnent. S'étant assuré que les 3 £ 14 s et 3 p sont bien là, il ouvre une petite tirelire noire dont le couvercle est bordé d'une ligne rouge. La clef est toujours remise à sa place dans le tiroir droit de son bureau. Il dépose dedans les 2 s et 3 p de timbres inutilisés qu'il a trouvés dans le courrier. Il se souvient de son nombril. Le plaisir dont il ne

peut parler est si intense qu'il lui fait émettre une sorte de grognement de gorge, comme un nouveau-né. Il n'existe pas de mot plus parlant que ce grognement qui remonte à une période précédant l'acquisition du langage. Corker confirme les détails de la rencontre qui, par l'intermédiaire de son agence, aura lieu dans deux jours. Sa voix amorce la phrase de clôture et il touche la monture de ses lunettes en écaille avec son pouce droit : Puis-je me permettre de vous demander, madame, si vous décidez de prendre à votre emploi les gens que nous vous envoyons, d'avoir la gentillesse de nous en informer sur-le-champ. *Manière de prendre congé* coché sous la rubrique *Journée de bureau*. *Personnel domestique masculin* retourne à son étagère et *Employeurs domestiques* en sort pour pouvoir noter qu'on enverra les Box à la propriétaire féminine de la voix dans deux jours. Le troisième registre, la source d'information sur tous ceux qui cherchent du travail et ont été inscrits sous le préfixe CA, est remis au jeune homme pour qu'il tape l'adresse indiquée des Box sur l'enveloppe servant à envoyer la fiche d'entretien vert pâle.

Corker remet le buvard en place sur son bureau et se retourne pour parler à Alec. Le bureau est petit, un mètre à peine sépare les deux hommes. Dans l'ensemble, Alec apprécie Corker. C'est son patron, mais souvent il lui parle de façon surprenante et le traite comme un ami. Alec doute que Corker ait beaucoup d'amis. La bouche de celui-ci s'ouvre dans un sourire. Que dirais-tu si je te confiais que j'allais venir vivre ici, sur place? Alec note instantanément la question comme une difficulté relevant de la rubrique *Coucher avec Jackie*. Il a en effet quitté le domicile de la jeune fille ce matin même, avant qu'il ne fasse complètement jour,

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN  
FÉVRIER 2012 SUR LES PRESSES DES  
ATELIERS DE L'IMPRIMERIE GAUVIN  
POUR LE COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À  
L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR DE  
LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

Le texte a été mis en page par Claude BERGERON

La révision du texte a été réalisée  
par Laurence JOURDE

Lux Éditeur  
c.p. 129, succ. de Lorimier  
Montréal, Qc H2H 1V0

Diffusion et distribution  
Au Canada : Flammarion  
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé au Québec  
sur papier recyclé 100 % postconsommation

LA LIBERTÉ DE CORKER

Traduit de l'anglais par Véronique Dassas

**T**RADUIT POUR la première fois en français, le troisième roman de John Berger est le récit d'une journée cruciale dont le cours va changer la vie des protagonistes : celle de William Tracey Corker, 63 ans, directeur d'une agence de placement du sud de Londres, mais aussi celle de sa sœur Irène, d'Alec son jeune employé et de Jackie, la petite amie de ce dernier. Intrigue, rebondissements, satire... ce drame en quatre actes comporte tous les ingrédients du roman classique.

Dans ce texte pourtant résolument moderne, l'auteur choisit d'évoquer le mystère de ses personnages en relatant leurs faits et gestes, mais surtout en faisant résonner tout haut leur pensée. Il en ressort un récit à plusieurs voix, humbles ou fortes, haletantes, inquiètes. Toutes donnent à imaginer l'insaisissable existence des êtres, dont le fragile dialogue n'offre qu'un aperçu. Que l'on décide de voir en Corker un « vieux malin » ou un « putain d'idéaliste », ce livre est à lire comme un conte philosophique ironique et incisif sur la liberté.

« Dans la littérature contemporaine anglaise, Berger est sans égal ; aucun écrivain depuis Lawrence n'a été aussi attentif au monde des sens tout en répondant aux impératifs de la conscience. »

Susan Sontag

*Né à Londres en 1926, John Berger vit en France depuis 40 ans. Écrivain prolifique, scénariste, peintre et critique d'art, il n'a jamais dissocié ses activités de son engagement politique. Il a reçu le Booker Prize en 1972 pour son roman G.*